

COLETTE AUDRY

*Aux yeux
du souvenir*

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard 1947.

A Jacqueline AUDRY

*« Puisque un souvenir n'existe
que pour soi, tout souvenir
est un secret.*

KIERKEGAARD.

I

RÊVES ET TERREURS

C'est par la peur qu'il faut commencer : elle vous apprend que le monde est extraordinaire, et — plus obscurément — que vous êtes seul.

A la naissance de ma sœur (j'avais deux ans et deux mois) on me donna une chambre. C'était au premier étage. Les fenêtres avaient des volets pleins, mais, de l'un d'eux, un nœud de bois s'était détaché, laissant un petit trou rond que traversait la lumière d'un bec de gaz. Un œil jaune et irrité me fixait; que me reprochait-on ? Je ne pouvais dormir et Maman dut

mettre un bouchon dans le trou. A vrai dire, j'ai oublié la peur comme telle. Je revois seulement ce regard immobile, cet *éveil* qu'il m'imposait ; cet appel — ou cet avertissement qu'il existait des choses.

A peu de temps de là, je rêvai que Maman était morte. Je le lui avouai le lendemain : avec angoisse car c'était la première fois que je ramenais au grand jour du matin le souvenir d'un rêve ; avec gêne aussi car je n'osais pas tout raconter : au cours de l'aventure, maman s'était métamorphosée en un petit cochon et j'estimai qu'il serait blessant de le lui révéler. « Oh quel mauvais rêve », me dit-elle d'un air désolé, et elle parla vite d'autre chose ; mais sa précipitation même acheva de me convaincre que tout cela était grave décidément, même coupable. Je ne savais pas très bien ce que signifiait mourir. Je retrouve seulement une immense tristesse inquiète et l'image du petit cochon.

Je n'étais jamais en paix avec les rêves. Quand j'eus environ quatre ans, on m'envoya à l'école, sachant lire et un peu écrire, au cours secondaire. Je n'y allais que le matin il me semble, ou peut-être l'après-midi, mais seulement la moitié du temps, ce qui m'humiliait car il me semblait que je comptais pour du beurre dans la classe. On me donnait beaucoup de pages d'écriture. Je me revois, étouffée d'angoisse, en train d'écrire : rêve, rêve, rêve.

Comme si j'avais eu un squelette à dessiner. Si près du moment où il les associa pour la première fois un enfant peut-il séparer le mot de son objet ? Autour de mon pupitre ensoleillé je sentais les ombres de la nuit m'encercler, se rapprocher, prêtes à m'engloutir. Était-ce le rêve de la nuit prochaine qui s'annonçait ainsi, un cauchemar comme je n'en avais jamais connu encore ? Le mot, la répétition du mot, le mot écrit, c'était — pire que la chose — une émanation de la chose contre laquelle on ne peut se défendre, car on s'éveille d'un rêve, mais il me semblait que je ne pourrais plus m'éveiller de répéter : rêve, rêve.

Une autre fois je dus écrire : Papa a grondé Colette. Ce fut encore un très mauvais moment. Je n'avais pas tout à fait peur, cette fois : j'étais atterrée. Certainement mon père ne m'avait jamais grondée, mais puisque la maîtresse me le faisait écrire, elle devait le savoir. Mon ignorance ou mon oubli de ce fait sans précédent me bouleversait. Peut-être serais-je grondée en rentrant. Qu'avais-je fait ? Je me sentais marquée d'une culpabilité obscure et définitive. Par-dessus tout, j'étais trahie : mon père, qui m'avait condamnée ou allait me condamner à *mon insu*, en avait cependant avisé la maîtresse et, par son intermédiaire, toute la classe. Je suppose que chaque élève était au même moment en train d'écrire que son papa l'avait grondée, elle, Marguerite, Claire, Suzanne,

mais cette idée ne me vint pas, je crus que vingt enfants calligraphiaient ma honte.

Je fis encore un rêve qui m'étonna beaucoup. Je m'étais envolée, j'avais crevé le ciel et je me trouvais de l'autre côté : c'était un salon d'apparat, qui me sembla très beau, en velours cramoisi, avec des persiennes mi-closes. Une pendule tic-taquait sur la cheminée. Il n'y avait personne. Je me sentais déférente comme avant une solennité. Je m'ennuyais un peu aussi, séparée du grand jour aveuglant que l'on devinait au dehors. A la suite de ce rêve, je crus quelque temps que l'envers du ciel était réellement ainsi. Du reste, aucun souvenir de religion ne se trouvait mêlé à ce décor : on ne m'avait jamais parlé de Dieu ni du Paradis.

Quand nous quittâmes Orange pour aller habiter Nice, les rêves devinrent tout autres : ternes et gluants. Les années de Nice (quatre ans et demi à sept ans et demi) furent imprégnées d'ennui. Pas de jardin. Nous habitons, tout en haut de la préfecture, un appartement qui donnait sur une assez petite terrasse pavée de mosaïque, ornée de quelques bambous et cactus dans des caisses, au-dessus de la mer. Mais au bord de cette mer on ne nous conduisait jamais, ma sœur et moi, car la plage était de galets. Nous passions une partie de nos journées dans la salle à manger, dont le meuble le plus frappant était une immense et hideuse étagère de bois verni noir. Nous attrapions, sur

les carreaux, des mouches que nous enfermions dans de petites boîtes en métal, genre boîtes de punaises ou de plumes, dans lesquelles nous avions préalablement craché. Après quoi nous cachions les boîtes sur un rayon de l'étagère, derrière des livres, et nous nous désintéressions de ce morne supplice. Je ne sais ce que devenaient ces boîtes et je ne me souviens pas d'en avoir jamais rouvert une seule. Peut-être, il est vrai, n'ai-je fait cela que deux ou trois fois car je ne vois pas comment je me serais procuré tant de boîtes, mais quand je songe à Nice c'est d'abord ce qui se présente, prélude à ces terribles journées d'enfant où l'on ne se lasse pas de regarder les gouttes de pluie glisser le long des vitres, se grossir les unes les autres, filer d'un trait jusqu'au bas du carreau, où l'on se chante des espèces de récitatifs monotones pour se raconter ce qui se passe dans la maison (« E-e-et Jeanne est parti-i-ie au marché-é sans paraplu-i-ie »). Un jour que je sautais sans répit d'un petit tabouret par terre afin d'user ainsi le temps, j'éprouvai soudain, à l'égard des objets qui m'entouraient, ce que je ressentais — et ressens encore aujourd'hui — après avoir répété dix fois de suite mon nom jusqu'à ce qu'il ne ressemble plus à rien, qu'il ait perdu toute signification et tout rapport avec moi.

Cette déroboade imprévue du monde environnant, cette insipidité dont il me parut tout à coup affecté se traduisit à peu près ainsi :

peut-être que ce petit tabouret n'existe pas, ni la salle à manger, ni papa, maman, Jacqueline, et (car je ne voyais aucune raison de m'arrêter sur cette voie), peut-être que JE N'EXISTE PAS NON PLUS. Pour me raccrocher à quelque chose, je me rappelai que nous devions aller la semaine suivante chez des petites amies, à une matinée d'enfants, objet de toute mon impatience et qui semblait ne devoir jamais arriver. Mais je répondis sur-le-champ : « peut-être que je croirai y aller et qu'il n'y aura rien de vrai, rien n'existera », perdant du même coup toute envie de cet après-midi. L'univers vacillait. Je crus sentir mes oreilles siffler, ma tête bourdonner, je me demandai même si je n'avais pas tout simplement envie de rendre, mais rien de pareil ne se produisit et le trouble persistait, ne voulait plus me lâcher. Il me semblait que c'en était fini pour moi de toute joie, que je ne désirerais plus jamais rien puisque je n'y croirais plus. Enfin j'étais effrayée de ce qui m'arrivait : ce n'était pas une pensée comme toutes les autres, il s'était vraiment produit quelque chose qui venait de transformer ma vie, d'où cela venait-il ? Quelle horreur se préparait à émerger ? Je reconnaissais l'affolement dans la fascination du jour de : rêve, rêve, rêve, mais aussi, à mesure que je passais l'inventaire de ce qui n'existait plus, l'espèce d'exaspération amusée que déclenchait en moi la vue d'une boîte de

phosphatine Fallières : autour d'une immense soupière s'ébattent des enfants enthousiasmés. Le ventre de la soupière est décoré d'une plus petite soupière entourée des mêmes enfants en réduction, sur la petite soupière se trouve une tache grise. Avec de très bons yeux, on verrait qu'il s'agit d'une troisième soupière, et ainsi de suite, *sans jamais s'arrêter*.

Le soir au bord du sommeil, je faisais d'étranges cauchemars : je suis en train de boire une infusion de tilleul ou d'oranger, chaude et limpide, mais peu à peu je la sens tiédir, s'épaissir dans ma bouche. Comme je ne dors pas encore complètement, je fais un effort terrible pour me la représenter, des yeux et du palais, toute claire et fluide, je n'y parviens pas, elle continue à m'encrasser la bouche comme une pâte de caoutchouc. Elle gonfle, elle va m'étouffer, — maintenant ! Et je me réveille en sueur. Mais il arrive qu'inexplicablement mes efforts aboutissent, l'infusion redevient légère et je me rendors dans le bien-être. D'autres fois, je suis dans un immense théâtre en velours rouge comme l'Opéra. Les lumières sont éteintes, la rampe dore le bas du rideau. Mais il y a un monde fou dans ce théâtre, de plus en plus de monde, il fait de plus en plus chaud, je ne respire plus, je vais étouffer... Ce rêve *était exactement le même* que le précédent, je pouvais passer de l'un à l'autre, c'était la même souffrance suffocante, la même substance d'angoisse.

Je parvenais à conjurer le cauchemar en le reproduisant à l'avance : à peine couchée et très éveillée, tournée du côté du mur à droite, la couverture remontée pour me séparer de toute l'obscurité de la chambre, je répétais minutieusement le scénario et pouvais ensuite dormir tranquille. Mais souvent j'oubliais, et c'était la catastrophe. Réveillée alors, j'écoutais le silence, cet étrange fourmillement de la nuit. Flottait-il dans la chambre ou dansait-il au fond de mes oreilles ? Ce problème m'inquiétait. Puisque les gens parlaient du silence, ils devaient connaître un état dans lequel on n'entend plus rien du tout, comme, par certaines nuits sombres, on ne voit rien. Et moi *j'entendais le silence*, le silence était pour moi justement cette espèce de bruit frémissant qui se révélait en l'absence de tout autre bruit, mais alors ne me quittait plus. J'étais peut-être la seule personne au monde pour qui le silence se déformât ainsi. Comment le savoir ? Je risquais, par mes questions, de trahir ma bizarrerie. Je ne sais plus à quel moment ni comment je fus rassurée là-dessus, mais je le fus.

D'autres fois, c'était au contraire la perfection de l'obscurité qui me troublait. Il n'était pas possible que rien, absolument rien, ne vînt impressionner mes yeux. Je venais de tomber aveugle sans m'en apercevoir et ce serait toujours ainsi désormais. J'allumais précipitamment l'électricité, et rassurée, je pouvais ensuite

savourer ce noir total et plein. Il m'arrive aujourd'hui encore, si je suis plongée soudain dans l'ombre, de connaître un instant de détresse : la lumière est finie, elle ne reviendra jamais.

Peu à peu les rêves devinrent quelque chose de très important. Je ne les confondais plus avec ce qui était réellement arrivé, mais ils constituaient comme une autre manière de vivre. Les rêves particulièrement longs et pleins de métamorphoses retentissaient tout au long de la journée suivante. Des gens que j'avais oubliés reparaissaient (par exemple mon institutrice d'Orange quand j'habitais Nice), et lorsque je m'éveillais, ce n'était pas comme si rien ne s'était passé, leur visite se prolongeait, ils me tenaient compagnie. D'autres que je n'aimais pas ou qui m'étaient indifférents se montraient parés de séduction et demeuraient ensuite mystérieux et attirants. Mais en ce cas il valait mieux ne pas les rencontrer le lendemain, car je les retrouvais tels que je les avais toujours connus et le charme était rompu, ils me volaient mon rêve. Je fus ainsi un peu amoureuse, une nuit, d'un ami de mon père — et bien déçue quand il arriva. Cette survie du rêve ne dépassait jamais la nuit suivante ; quoi qu'il en soit, je pris l'habitude de me répéter mes rêves, de les prendre pour point de départ d'histoires que je me racontais, et d'y chercher patiemment quelque chose qui tou-

jours me fuyait (je ne savais quoi, par exemple). Car un fait demeurait certain à mes yeux : l'absurdité avait beau y régner, les personnages s'y mélanger ou s'y dédoubler, quelqu'un en tout cas demeurait identique, et c'était moi. J'avais beau m'y révéler plus peureuse, plus tendre ou plus effrontée que dans la vie du jour, c'était quand même moi. Ce que j'avais senti en rêve, je l'avais vraiment senti, on ne pouvait pas me l'enlever. Je m'éveillais mûrie d'avoir traversé ces zones de passion que l'existence quotidienne me refusait. Quand j'essaie de préciser mon impression, elle revient à peu près à ceci : voilà de quoi je *pourrais* être capable. Pareil sentiment ne contribua pas peu à me persuader que j'étais un être anormal, qui secrétait des histoires extraordinaires, voire scandaleuses, auxquelles personne n'eût songé. Dans ma famille, en effet, on semblait rêver assez peu, ou de choses assez simples. Maman disait : j'ai tenu un enfant dans les bras toute la nuit. Et de là à me défier de mon imagination, à la considérer comme un pouvoir de distraction à *mon seul usage*, le pas fut vite franchi.

Un des pires cauchemars (le pire viendra ensuite) fut le suivant : j'entre dans un grand bureau au plafond très élevé, les persiennes sont à demi-fermées, assurant une pénombre claire, je me promène un peu et me dirige vers une fenêtre, sans inquiétude, sans beau-

coup de curiosité, mais sans savoir non plus ce que je fais là. Tout à coup je m'aperçois qu'un homme est assis derrière la table ; j'aurais pourtant dû voir son dos en entrant, car il se trouve maintenant entre la porte et moi, et j'ai contourné la table pour en venir à me trouver en face de lui. La fenêtre est à ma droite — donc à sa gauche. C'est un homme de quarante ans au visage régulier, aux cheveux châains peut-être grisonnants. Immobile, les yeux levés de dessus son travail, il me regarde sans ciller d'un regard qui se prolonge et se fait de plus en plus perçant jusqu'au moment où, n'y tenant plus de terreur, je m'éveille. J'ai peur des yeux depuis que le bec de gaz m'a regardée derrière le volet. Mais puisqu'il me regardait, c'est donc que j'avais déjà peur des yeux. Les yeux des lapins écorchés, aux devantures des magasins d'alimentation, sont simplement impossibles à regarder, ils expriment une haine congelée et on croirait qu'une lame cuisante se met à vous découper les paupières. Les yeux des gens, dans la colère, deviennent ronds, prêts à échapper ou à éclater, ils révèlent quelque chose de déchaîné, plus sauvage que les êtres bien connus auxquels ils appartiennent. Ces gens vont peut-être devenir fous. « Ton oncle va te faire les gros yeux », me dit un jour maman à Aigues-Vives, et par-dessus le poulet qu'il découpait, il me fit les gros yeux. J'éclatai en larmes. Il ne l'oublia jamais. Les



ROMANS, FICTIONS, NOUVELLES

Juillet-Décembre 1946

SIMONE DE BEAUVOIR

Tous les Hommes sont mortels

MAX ALDEBERT

Le Village de Branches

PAUL BODIN

Le Voyage sentimental

HENRI BOSCO

Le Jardin d'Hyacinthe

MARIE-ANNE COMNÈNE

Fin d'Arabelle

RENÉ-LOUIS DES FORÊTS

Le Bavard

GILBERT CORDIER

Elisabeth

RAYMOND GUÉRIN

L'Apprenti

PHILIPPE HÉRIAT

Famille Boussardel

JACQUES GUICHARNAUD

Entre Chien et Loup

PIERRE LUCCIN

Le Marin en Smoking

VINCENT LABORDE

Le Sel de la Terre

GEORGES MAGNANE

Les Beaux Corps
de vingt Ans

ZOÉ OLDENBOURG

Argile et Cendres

SIMENON

Les Noces de Poitiers

Le Cercle des Mahé